

523 H1

# JAVA SIAM, CANTON.

## VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE DE BEAUVQIR

• J'étais là ; telle chose m'advint. .  
La FONTAINE.

OUVRAGE ENRICHÉ D'UNE GRANDE CARTE SPÉCIALE  
ET DE QUATORZE GRAVURES-PHOTOGRAPHIES PAR DESCHAMPS

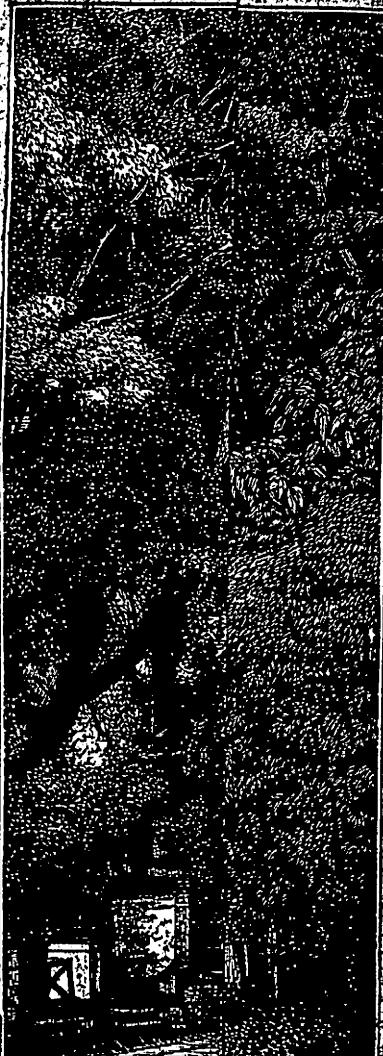
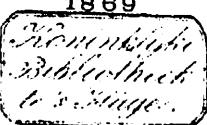
Deuxième édition

6642

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
RUE GARANCIÈRE, 10

1869



Grande épreuve, une photographie.

Frontispice.

Les voilà donc enfin ces danseuses orientales, dont je n'avais vu hier que la caricature ! les voilà dans toute leur splendeur devant leur seigneur et maître ! Mais ce n'est point une danse ! Sur un air qui est tout refrain, ce qui est le propre de la musique asiatique, ce sont bien plutôt des oscillations lentes et des poses gracieuses exécutées sur place, une étude plastique pour présenter leur corps bien fait dans ses mouvements les plus avantageux, pour en montrer la souplesse et l'élégance. Tantôt elles se provoquent en guerre, comme des tragédiennes, saisissent un arc d'or, le tendent en se cambrant aussi merveilleusement que les amazones de la Fable, et décochent des flèches en plumes, dont elles imitent la légèreté, — puis elles tombent à genoux, en prière, et l'un des musiciens entonne un chant plaintif accompagné d'un seul violon indigène ; — tantôt la mesure s'accélère et tonne : alors se rengorgeant avec la fierté de l'oiseau de Vénus, elles jouent avec de longues plumes de paon et font la roue comme lui. Mais au moment le plus passionnant, sur un signe du maître, elles rentrent dans le sérail, véritables apparitions d'un songe ! C'est le bonsoir général : les spectateurs se laissent glisser par grappes de leurs loges aériennes du haut des cocotiers ; la foule se disperse ; une patrouille arrive pour doubler le poste du sérail ; les torches s'éteignent, et dans le silence d'une nuit admirable, sous

une lueur de feu de Bengale qui s'échappe par rayons du gynécée jusqu'à nous, une seule voix de femme semble répéter à la sourdine la berçante chanson de l'arc !

*22 novembre 1866.* — Nous sommes partis ce matin à cinq heures pour chasser le rhinocéros ; les chefs des tribus avoisinantes avaient été mandés hier soir à la Régence, et il y avait une famille de rhinocéros « au rapport », dans les ravins de Tjisitoe, situés à six lieues d'ici. Nous arrivons sur le terrain par des sentiers tortueux, et ce qui doit être notre champ de bataille se déroule à nos yeux. C'est une gorge sauvage, creusée en demi-cercle ; je lui donne environ trois lieues d'une extrémité à l'autre : nous sommes au centre de la courbe, sur le côté extérieur, dominant un ravin presque impénétrable et couvert en tous points d'une jongle épaisse. Fouillis d'herbes et de roseaux de plus de quinze pieds de hauteur, la jongle est pour les hommes ce qu'un champ de blé mûr, dru et serré, est pour les lièvres. En dehors de quelques coulées étroites, ce n'est qu'en brisant mille tiges et en se jetant tête baissée qu'on peut avancer de quelques pas. Plusieurs centaines de traqueurs nous attendent ; ils sont armés de fusils à pierre, destinés à faire au moins du bruit, et au premier abord plus dangereux pour nous que pour les bêtes féroces. Les chefs de tribu

emmènent leurs hommes en silence vers notre gauche ; ils font un grand circuit pour doubler le ravin et l'envelopper sur nous. Du haut de notre coteau, nous dominons l'endroit le plus resserré de la gorge : une petite clairière où coule le torrent. Y a-t-il chance que les grosses bêtes prennent cette route ? Personne ne le sait, tout le monde l'espère !

Des hurlements aigus sur toute la ligne nous annoncent que la battue commence ; la rangée des tirailleurs s'ébranle : nous sommes prêts. J'ai orné ma carabine de sa baïonnette pour les cas désespérés et chargé mon arme avec une consciente attention, car le danger est grand. Il paraît que, lorsque l'animal attaque, il vous broie en un instant d'un seul coup de ses énormes pieds, qui ont plus d'un pied et demi de diamètre. — Au bout d'un quart d'heure, deux coups de feu, tirés par les traqueurs, se font entendre : on a vu la bête ! Alors quel n'est pas notre étonnement d'apercevoir en quelques instants, non-seulement le désordre sur toute la ligne, mais toutes les têtes de nos hommes au sommet des cocotiers ! Avec un ensemble indescriptible, ils avaient lâché pied, et, grimpant à l'envi les uns des autres avec l'adresse du singe (qui est évidemment dans leur nature), ils avaient déserté le sol et cherché un refuge dans les panaches dorés sur lesquels reposent en général les oiseaux.

A cent pas de nous est un petit groupe de chefs :

leurs serviteurs, armés de haches, font immédiatement des entailles dans de gros arbres impossibles à escalader autrement, et, en un court espace de temps, l'aristocratie javanaise put jouer du télégraphe aérien avec son peuple de braves ! — Quant à nous, décidés à attendre de pied ferme et à conserver l'agilité de nos jambes pour courir sus à l'animal et le joindre à son passage, nous tentons de vains signaux pour remettre en marche la colonne des grimpeurs.

« Du haut de ces cocotiers, quatre cents poltrons nous contemplent ! » s'écria l'un de nous pour consoler la rage des autres. Mais le malheur voulut que les chefs se mirent à donner d'une voix de Stentor des ordres aux traqueurs qui étaient à huit cents mètres de là : ils leur criaient de descendre, mais se gardaient bien de prêcher d'exemple. Le résultat de ce tapage agaçant était inévitable : la famille des trois rhinocéros escalade la montagne qui est en face de nous, mettant en fuite deux ou trois groupes d'Indigènes littéralement perdus dans les grandes herbes.

Nous ne voyons d'abord qu'une agitation dans la jongle, environ à neuf cents mètres de nous : les animaux dessinent leur course par une sorte de remous qu'ils soulèvent en s'avancant comme entre deux eaux dans cette mer d'herbes plus haute qu'eux, et par le tortueux sillage que forme en tombant le

taillis épais qu'ils brisent. — Nous faisons une course à pied, à toute vitesse, dans une coulée, pour les couper au demi-cercle, mais ce n'est que pour le plaisir des yeux. Avec nos lunettes seulement, nous pouvons distinguer trois masses grisâtres et énormes, en silhouette sur la crête du col opposé !

En tête marche le mâle avec sa haute corne fichée sur le bout du nez, puis la femelle ; le petit, déjà de la taille d'un buffle, trottine dans la voie frayée par ses immenses parents. A peine sont-ils disparus, que nos traqueurs sautent lestement à bas de leurs perchoirs, tout radieux d'être délivrés de la sainte horreur que leur inspire le rhino-*féroce*, comme l'appelle Ak-Hem !

Il est déjà midi : pas un souffle d'air ; nous sommes littéralement brûlés par un soleil torride, et nous attendons sous un tulipier en fleur le rassemblement de nos hommes : évidemment les rhinocéros ont passé vers l'extrémité droite de la gorge : les y cerner avant qu'ils en soient sortis, et les rabattre vers leur point de départ, tel est notre plan : nous nous efforçons d'encourager nos acolytes à se taire cette fois et à marcher au lieu de fuir.

« Garde à vous, voilà un tigre ! » s'écrie tout à coup M. Bache, qui est à deux cents mètres de nous. Un courant se dessine furtivement dans la jungle hors de notre portée, comme si une rafale

étroite inclinait les épis des herbes, mais nos yeux ne peuvent distinguer la bête.

Cette fois, nous nous distribuons les postes avec perspicacité : le Duc d'Alençon, M. Bache et M. Philippeau restent sous un gros tamarinier, au fond du ravin, dans une clairière voisine du torrent : le Duc de Penthièvre et moi gravissons un rocher conique, couvert de bois vierge, d'où nous commandons la seule autre passe par laquelle notre gros gibier puisse s'engager. — Sans oser pénétrer dans les fourrés les plus épais, mais en se frayant toutefois un chemin, les traqueurs, bien développés en groupes, s'efforcent de se rendre redoutables par un tintamarre épouvantable de cymbales et de tam-tams. Ils marchent ainsi sur nous pendant environ deux heures.

Je confesse que je ne sais pas trop ce qui se passa au juste pendant ce temps : le soleil dardait si fort ses rayons presque mortels ; la soif, la faim, la fatigue, la fièvre et l'exaltation du danger m'avaient tellement énervé, que, m'inquiétant peu des serpents et des scorpions, je m'étais étendu sur un roc malgré moi, ruisselant, défaillant et insensible. — Soudain un Indien qui m'avait rejoint à mon insu, me secoue de toutes ses forces : six coups de feu successifs me réveillent entièrement : que vois-je ? La rhinocéros, suivie de son petit, a côtoyé le torrent et est arrêtée dans une clairière à cent

cinquante mètres du tamarinier. Les balles de nos trois amis l'ont-elle pénétrée ou non, c'est un mystère ! mais la bête soulevant bien haut sa grosse tête difforme, repart au grand trot en ayant l'air de se porter à merveille. — Je verrai longtemps en souvenir cette masse grisâtre broyant de son large poitrail tout ce qui était obstacle pour elle, et poursuivant sa route avec le dédain d'un monstre qui ne fuit pas, mais qui ne s'inquiète même pas des balles que lui lancent les hommes. — Le Duc de Penthièvre m'a rejoint, nous sommes à six cents mètres de la bête : elle semble devoir passer à mi-côte au-dessous de nous, et nous avons assez d'avance pour nous poster sur son passage probable et pour l'attendre.

C'est un moment d'ardente émotion que celui où nous descendons à toute vitesse le raidillon percé sous la jungle : si la rhinocéros continue sa marche, avant dix minutes elle doit le couper à angle droit. Tout violet sous ce soleil bien fait pour tuer un homme, et si ruisselants que nos grandes bottes de caoutchouc sont à demi pleines d'eau, nous sommes envirés de l'espoir de nous trouver face à face avec notre ennemi, et de lui tirer une balle dans l'oreille (ce qui est la seule manière de le tuer quand on n'a que des balles de plomb). A vingt pas l'un de l'autre, nous faisons la navette au pas gymnastique dans notre sentier. Puis les Indiens perchés sur le sommet inaccessible du rocher conique, et n'osant pas

descendre vers nous, nous rappellent par des cris aigus, parce que le monstre se rapproche du rocher. — J'ai cru mourir et tomber sous ce soleil en escaladant tout époumoné le pic brûlant. Second malheur ! ces cris attirent la bête vers les hurleurs, trop vite pour que nous accourrions à portée, et la détournent du sentier où nous étions si bien postés en bouillantes sentinelles. Ah ! quel beau coup c'eût été ! et quel bon ravage aurait fait la balle, quand nous nous serions vus de si près ! Mais il était écrit que ces Indigènes seraient aussi nuisibles qu'ils étaient nécessaires !

L'absence totale de rafraîchissements nous fait cruellement crier misère ; la récolte des cocos a déjà été faite depuis quinze jours par les Naturels, et le lait d'un seul fruit qui pend encore à l'arbre est bu avidement par gorgées également réparties. Pendant ce temps-là, les porteurs du Régent, égarés Dieu sait où, flâneront sous quelque ombrage avec du bordeaux et de l'eau de Seltz !

La troisième battue est la meilleure, malgré la fatigue des hommes, que notre ardeur serait rougir, si la couleur de leur peau le leur permettait. Ils attaquent plus vigoureusement les fourrés : une demi-douzaine seulement lâchent pied, et grâce à des hurlements nouveaux, la rhinocéros s'avance à quatre cents mètres vers ma gauche. Je me porte au devant d'elle, écartant des mains la jungle qui me

tient prisonnier comme dans un filet : je ne vois pas à quatre pas. Enfin j'arrive aux racines d'un gros arbre ; je m'y cramponne à deux pieds au-dessus du sol, et de là mon regard est précisément de niveau avec le sommet des herbes qui emplissent un petit vallon au-dessous de moi.

La bête me passera par le travers : la voici à trois cents pas, puis à deux cents ; puisse-t-elle approcher assez pour que mes coups soient efficaces ! C'est émouvant, je l'avoue, car je n'ai qu'un Indien armé avec moi : je suis résolu à attendre, et une fois nos quatre coups déchargés, nous sommes réduits au revolver. J'entends le bruit des arbrisseaux qu'elle brise ; son épine dorsale dépasse à peine les herbes ; elle est à son plus proche rayon de moi, environ quatre-vingt-dix mètres. Je n'ai pas voulu armer ma carabine à l'avance, pour être plus maître de moi et mieux choisir l'instant propice. Entrevoitant « au jugé » sa grosse tête, je fais feu avec plein sang-froid de ma première balle ; quant à ma seconde et aux deux autres de mon Natif, je n'en réponds pas. En me hissant sur les nœuds des racines, je vois alors dame rhinocéros — touchée ? je ne sais, — mais à coup sûr agacée et furieuse du bruit de mon arme, tourner trois fois sur elle-même en cherchant son ennemi. Dans ces circuits, ô fatalité ! elle passe sans me voir beaucoup plus près de moi, et deux coups de mon re-

volver (ma seule arme alors disponible) font croire à mes amis que je suis à l'hallali, luttant corps à corps. Hélas ! évidemment blessée..... dans son amour-propre, la rhinocéros me cherche, furibonde, à droite, à gauche, sans me trouver, s'anime, galope..... et galope probablement encore !

Si les comédies d'Europe finissent toujours par un mariage, les chasses lointaines des voyageurs se terminent généralement..... dans leurs récits du moins, par le massacre d'un grand nombre de tigres, de rhinocéros et de crocodiles. Ne m'en veuillez pas si je vous raconte tout simplement que douze balles de fusil et deux de revolver n'ont pas abattu un des plus beaux monstres de la jungle. Outre le mérite de la vérité, qui est bien le plus précieux pour moi quand j'écris mon journal, j'aurai au moins une fois évité d'être banal. — Qu'elle courre et courre encore, la belle rhinocéros ! je puis m'estimer heureux de l'avoir vue — en dehors du Jardin des Plantes — et se ruant à l'état sauvage dans le site le plus farouche qu'on puisse imaginer. J'ai senti tout ce qu'il y a d'entrainant pour le cœur quand on s'aventure gaiement dans une chasse aussi émouvante et aussi dangereuse.

Il y a cinq ans, nous dit-on, qu'on n'a tué de rhinocéros à Java ; le dernier qui succomba avait été attendu par un Indigène : blotti dans un saule au milieu d'une mare bourbeuse, il avait mis sept

« dragées » dans son espingole ; quand l'animal vint boire à trois pas de lui et humer lentement, la gueule ouverte, d'énormes gorgées, il avait tiré la détente et logé son chapelet de balles dans la tête du buveur. Quelques jours après seulement les aigles et les vautours annoncèrent, en planant par vols nombreux sur un même point, que mort s'en était suivie (il y avait de quoi) à deux lieues de là.

Il faudrait revenir ici avec des fusils calibre quatre, des balles à tête d'acier ou explosibles. — Mais non, je crois qu'il vaudrait encore mieux, quand le rhinocéros, la corne au vent, va faire l'aimable dans les fourrés où l'attend sa belle, semer quelques douzaines de bombes Orsini sur son passage probable, et de la sorte ces bombes cesserait d'être haïssables et maudites !

Le soleil est sur son coucher quand nous arrivons au village le plus proche de la vallée. Brisés par la chaleur, la faim et la soif, nous vidons tous les petits pots de riz et de kari que possède le chef indien dans sa cabane de bambou ; nous mangeons toutes ses bananes et ses pamplemousses. La poste du Régent nous ramène à Bandong, et la salle de marbre qui sert de piscine aux bayadères nous est ouverte : plonger dans une eau limpide et froide nos membres exténués, c'est pour nous une jouissance du paradis terrestre.

Avant de me coucher, j'ai voulu vous raconter dans toute leur fraîcheur mes émotions de chasse et vous les écrire. Ce dernier soin cependant n'est pas aussi facile à prendre que vous pourriez être portés à le croire en voyant le milieu de splendeurs asiatiques dans lequel nous vivons chez le Régent : mes trente serviteurs malais m'ont en effet apporté pompeusement un verre rempli d'huile épaisse de coco et orné d'une petite mèche de coton qui vacille. Tous les moustiques qui ne me dévorent pas viennent se brûler à mon luminaire de sacristie, et forment comme un nuage mobile et bourdonnant, avant de tomber moribonds dans mon encré et sur mon papier.

*23 novembre.* — Le Régent veut aujourd'hui chasser et pêcher avec nous. Ses cent-gardes le suivent en jupon blanc et en veston rouge : l'un porte un parasol doré d'un mètre et demi de diamètre, l'autre les boulettes de bétel que son souverain mâche sans discontinuer, celui-ci son tabac, celui-là le feu de la mèche de sandal. Son nain favori, âgé de vingt-huit ans et grand comme un enfant de six ans, ne porte que sa petite bosse grotesque et « suit le corps » en souriant ironiquement. Nous traversons une rivière sur un bac de bambou, et vingt poneys blancs harnachés magnifiquement nous attendent : des grooms vêtus d'écarlate les tiennent

en main, et, suspendus aux rênes du petit animal qu'ils ne nous permettent pas de diriger nous-mêmes, ils nous font galoper sous l'ombrage des arbres les plus beaux et les plus touffus.

Le Régent a préparé toute une fête : nous sommes au bord du lac de Dji-Tjambé, encadré dans les montagnes pittoresques du Mi-Malinji; une flottille étrange est amarrée sur les rives que colorent des bouquets arrondis de rhododendrons rouges et safran, ainsi que d'azalées roses et bleu de ciel. Il y a d'abord le kiosque flottant de la musique : trois pirogues conjuguées, distantes de près de deux mètres l'une de l'autre, soutiennent tout un échafaudage de bambous et de rameaux verts, de palmes et de feuilles de bananier, sous l'ombre duquel sont installés les artistes du gammelang : les timbres résonnent, les cymbales se heurtent, et grâce aux élégantes pagaines, le kiosque qui nage prend les devants. Une fois lancé sur le même refrain, comme un piano mécanique, il n'y a pas de raison pour que cet orchestre varie de tons ou s'arrête ! Nous prenons place sous un semblable buisson de verdure converti en île flottante, et nous voguons doucement dans le sillage de notre harmonieux pilote : la distance qui nous sépare de lui donne aux sons quelque chose de plus vaporeux et de plus berçant. Une tente est dressée au centre de notre trinité de pirogues; des aromates y brûlent, la brise

emporte les tourbillons d'une fumée qui embaume, et le nain nous verse du café et du thé délicieux.

Une dizaine de pirogues nous suivent : celles-là ne sont que de simples troncs d'arbre creusés, et un petit moricaud de neuf ans les fait glisser en zigzag.

Il est vraiment charmant et original le coup d'œil qu'offre cette flottille aux vives couleurs et aux sons langoureux de l'Orient, sur un lac où les îlots roses des lotus en fleur forment les seuls écueils.

Nous apercevons dans les petites baies du lointain des vols de grues bleues et blanches : pour le Duc de Penthièvre et pour moi, c'est un signal; pure occasion de prendre une pâle revanche de la chasse infructueuse d'hier. Vous me connaissez assez pour comprendre que je m'arrache sans peine à cette promenade, et, blotti dans une nacelle, je pousse vers une anse ombragée où j'espère découvrir quelque bête sauvage et arriver entre les nénuphars avant les ondes sonores de l'orchestre. Mon pagayeur me fait glisser comme une ardoise qui ricoche ; je me couche à plat dans mon esquif, si léger que le moindre mouvement menace de le faire chavirer : notre vitesse acquise nous amène sans un mouvement, sans un bruit, au milieu d'une bande d'oiseaux aquatiques ; — je débute bien, deux coups, trois pièces. O désillusion ! ce sont trois canards domestiques, trois favoris de Son Altesse le Régent ! Elle eut la bonté d'en rire, ce

qui nous permit d'en faire autant, et de grand cœur, toute la journée.

Après cette chasse à tir en musique (ce qui est très-pachalique, mais fort éloigné du sport), nous assistons à une pêche dans un vivier, exercice assurément encore plus oriental. Depuis trois jours, en effet, toute la population des bords du lac a été employée à tresser une palissade de bambous, ressemblant assez aux treillis qui longent nos chemins de fer. Cette barrière légère, une fois jetée verticalement comme une seine dans le lac, est sous nos yeux enroulée sur elle-même en forme de bague : le cercle se rétrécit de plus en plus, et une cinquantaine de Natis, dans le même costume que les poissons qu'ils cherchent, barbottent dans cette enceinte en ayant de l'eau jusqu'à la nuque, et remplissent les barques avoisinantes d'une « blanchaille » innombrable. Le Régent se délecte de ce spectacle, puis il fait un signe, et, musique en tête, nous abordons sur la rive opposée du Dji-Tjambé.

Là, sous un kiosque fort élégant, un grand déjeuner nous est servi : des tentures magnifiques de soie cachent le fond de la salle aérienne. Le Régent s'est fort animé et a ri continuellement, ce qui est le propre des races asiatiques. Entre des tasses de café, véritable nectar qu'il appréciait avec des roulements d'yeux indescriptibles, il s'écriait à chaque instant : « Encour! encour! » Et « encour », c'est

du vin en javanais moderne ; seule trace qui soit restée à Java de notre domination française, et tradition assez caractéristique de nos fonctionnaires, qui criaient si souvent « encore » aux échansons, que le mot en est resté.

Mais tout a une fin, même un festin de Balthazar relevé au poivre rouge, et Son Altesse le Régent, en se levant de table et en marchant presque droit, nous demanda la permission de revenir directement à son palais, où l'appelaient les graves soucis des affaires de l'État ; mais à peine mettions-nous le pied dans notre brillante embarcation, que nous vîmes les gardiens du sérail tirer les grands rideaux qui cachaient un des panneaux de la salle : le Prince à ceinture de diamants entra dans le double-fond de la véranda, où des grâces féminines nous apparurent, puis se dérobèrent. Il y avait fait expédier d'avance et cacher la moitié de son harem ! Vous devinez si nous avons saisi gaiement cette occasion de sou rire.

On est tout étonné d'avoir fait tant de chemin et vu tant de choses avant deux heures de l'après-midi ; car on oublie toujours dans ces latitudes qu'on a commencé la journée à quatre heures du matin. Mais on n'a bientôt qu'une seule préoccupation : celle de chercher l'ombre et la fraîcheur. Le ravin de Ti-Ka-Poundoung nous en offrit le plus suave assemblage.

Nous y arrivons à cheval par de sinueux sentiers ; figurez-vous une sorte de puits creusé dans la forêt vierge ; un antre ovale de cent pieds environ de profondeur, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais, et où nous nous sentons si loin du monde, si près de la nature ! Les roches surplombantes qui l'encadrent soutiennent un rideau immense de lianes entrelacées, ondulées dans leurs reflets vert-sombre comme les vagues de la mer. Je ne sais par quels circuits et par quelles chutes nous arrivons jusqu'au fond de cet abîme ! Serrés contre une des parois, nous admirons la cascade d'un torrent qui s'élance d'un trou béant, percé en face de nous au haut du fourré : elle tombe à nos pieds mêmes dans la cavité noire du roc, à laquelle on donne près de deux cents pieds de profondeur. Depuis la neige des gorges tasmaniennes, où l'Océan austral nous apportait les frimas du Pôle sud, nous n'avions point aspiré une aussi glaciale atmosphère ; tandis que, dans la buée tourbillonnante qui s'élève au-dessus de l'antre et de la forêt, le prisme solaire est décomposé et semble former une colonne aérienne aux sept couleurs scintillantes, nous sommes, dans ce fond obscur, arrosés par une pluie froide de bulles ricochant de la cascade qui se brise. Après six semaines de chaleurs incessantes sous le soleil des tropiques, un frisson réparateur nous enivre de toutes les délices de l'extase ! Oui, il y a des

retraites sauvages, dont le silence, la grandeur et la sévérité parlent à l'âme : celle-ci a trouvé ma sensibilité plus vive, et elle me paraîtrait plus belle, plus idéale, plus remplie d'une douce expansion, si je n'avais dû essayer de la décrire et risquer de lui faire perdre, en la révélant, tout ce qu'il y a de surnaturel dans la nature et de vivant dans un monde inanimé ! Mais le site m'y a forcé : pardonnez-moi.